

LE FANTASQUE,

JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR, POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

[Je n'obéis ni ne commande à personne, — je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.]

VOL. I. N^o. 2.

QUEBEC, 1^{er} AOUT 1837.

Prix : Quatre Sous !!!

CONDITIONS.

LE FANTASQUE — paraîtra d'ici souvent par son Flâneur en chef avec le courage de l'écrire, et que ses imprimeurs, seront assez solides pour l'imprimer.

On s'abonne au bureau. Prix : TANT par mois. — Payable d'avance.

— Prix des Annonces. — Le Fantasque, pour ne point agir d'après la vieille routine, au lieu d'assigner une rémunération pour insérer les annonces, paiera la somme de 5 sols (quand il les aura) pour toute annonce assez fantasque pour plaire à son Éditeur et paraître dans une place dans ses colonies. — N. B. — Si l'on insistait trop vivement à offrir le prix ordinaire d'insertion, il serait alors accepté par politesse.

— Toutes communications, annonces &c. pourront être laissées ou adressées à l'imprimerie du FANTASQUE, à l'enseigneure des rues de la Couronne et de Richardson, St. Roch ainsi que chez Mr. R. DEVERRY, rue Couillard, Québec, où l'on peut, en payant, se procurer le journal.

POÉSIE.

LE GIN.

Sombre génie, ô dieu de la misère !
Fils du génétière et frère de la bière,
Bucchus du Nord, obscur empoisonneur,
Faute, ô Gin un hymne en ton honneur.
Écoute un chant des plus invraisemblables,

Un chant formé de notes lamentables,
Qu'en ses ébats un démon de l'enfer
Laisse tomber de son gosier de fer.
C'est un écho du vieil hymne de fête
Qu'au temps jadis à travers la tempête
On entendait au rivage normand
Lorsque coulait l'hydromel écumeant ;
Un air sombre et plus rude encore
Que le hurra dont le peuple Centaure
Dans les transports de l'ivresse, autrefois
Épouvantait le fond de ses grands bois

Dieu des cités ! à toi la vie humaine
Dans le repos et dans les jours de peine,
À toi les ports, les squares et les ponts
Les noirs faubourgs et leurs détours profonds

Le sol entier sous son manteau de brume
Dans tes palais quand le nectar écume
Et brille aux yeux du peuple contristé
Le Christ lui-même est un dieu moins

Que tu ne l'es : car pour toi tout se damne
L'enfance rose et se soûle et se fane,
Les frais vieillards souillent leurs cheveux blancs

Les matelots désertent les haubans,
Et par le froid, le brouillard et la bise
La femme vend jusques à sa chemise
Du gin, du gin ! — à plein verre, garçon

Dans ses flots, l'or, cette rude boisson
Roule le ciel et l'oubli de soi-même
C'est le soleil, la volupté suprême
Le paradis emporté d'un seul coup,
C'est le néant pour le malheureux fou.
Pi du porto, du sherry, du madère,

De tous les vins qu'à la vieille Angleterre
L'Europe fait avaler à grands frais,
Ils sont trop chers pour nos obscurs pa-

Et puis le vin près du gin est bien fade ;
Le vin n'est bon qu'à chauffer un malade ;
Un corps débile, un timide cerveau ;
Après du gin le vin n'est que de l'eau :
À d'autres donc les bruyantes batailles
Et le tumulte à l'entour des futailles,
Les sauts joyeux, les rires étouffans,
Les cris d'amour et tous les jeux d'enfants !
Nous, pour le gin, ah nous avons des âmes
Sans feu d'amour et sans désirs de fem-

Pour le saisir et lutter avec lui,
Il faut un corps que le mal ait durci.
Vive le gin ! au fond de la taverne,
Sombre hôtelière, à l'œil hagard et terne,
Démence, vient nous décrocher les pots,
Et toi, la Mort, vers-nous à grande floc.

Hélas ! la Mort est bientôt à l'ouvrage,
Et pour répondre à la clameur sauvage,
Son maigre bras frappe comme un laureau
Le peuple anglais au sortir du caveau.
Jamais typhus, jamais peste sur terre
Plus promptement n'abatit la misère ;
Jamais la fièvre, aux bonds durs et chan-

Ne rongea mieux la chair des pauvres

La peau devient jaune comme la pierre,
L'œil sans rayons s'enfuit sous la pau-

Le front prend l'air de la stupidité,
Et les pieds seuls marchent comme en

Pourtant, au coin de la première rue,
Comme un cheval qu'un boulet frappe et

Le corps s'abat, et sans pousser un cri,
Roulant en bloc sur le pavé, meurtri,
Il reste là dans son terrible rêve,
Jusqu'au moment où le trépas l'achève.

Alors on voit passer sur bien des corps
Des chariots, des chevaux aux pieds forts ;
Au tronc d'un arbre, au trou d'une cre-

Partout la Mort emporte une victime ;
Les mères même, en rentrant pas à pas,
Laisser tomber les enfans de leurs bras,
Et les enfans, aux yeux des folles mères
Vont se briser la tête sur les pierres.

ESSAIS LITTÉRAIRES.

(Pour le Fantasque.)

UN JOCONDE NOIR.

Vive la mer pour les aventures ! parlez-moi de cela ; pour un écrivain, je ne vois aucun sujet plus fécond ; aussi est-il convenu que tout homme qui a été sur l'eau, ne serait-ce que de Québec à la Pointe-Lévi, doit avoir quelque aventure étonnante, effrayante à raconter, quelque découverte à enregistrer, ou quelque vieille observation à détailler, ou quelque sensation nouvelle à décrire, analyser, disséquer ; tout poète se croirait indigne s'il n'adressait à l'Océan quelques lamentations sur le vague, l'immense, l'infini, s'il ne jetait au vent quelques pensées fugitives comme lui, aux flots quelques vers brusques et saccadés comme eux ; le peintre doit lui consacrer le croquis de quelque naufrage, le naturaliste garnir sa boîte de crustacées, le jeune homme ouvrir son cœur aux pensées mélancoliques que le balancement onduleux des vagues excite en foule chez lui ; la jeune fille se rappeler l'histoire des naufrages ; la jeune mère lever les yeux au Ciel pour y chercher l'ange gardien de son enfant, l'étoile de son époux ; le vieillard regretter ses foyers et murmurer une prière.

Quant à moi qui n'aime point trop fort la mer, l'odeur de goudron, les requins, les baleines, les ouragans, les éclairs, le tonnerre, les tempêtes, le mal de mer, les îles désertes "habitées par des sauvages" Peau salée et l'eau croupie, les cris des femmes, des enfans et ce qu'on veut bien appeler le chant des matelots ; j'ai cependant une histoire à raconter, une histoire qui n'a pas grand rapport à la mer, mais qui s'y est passée, foi de voyageur : elle est courte. La voici : —

À bord du paquebot sur lequel j'eus l'honneur de traverser l'Océan pour la première fois, le capitaine avait pour maître-d'hôtel un grand gaillard de nègre qui, comme tous ceux de sa couleur, se nommait Sambo, ou Domingo ; disons Sambo.

Imaginez un jeune homme de 25 ans, taille svelte de 72 pouces, muscles élastiques, teint à faire rougir Warren et pa-